

LA GAZETTE 2016

UNE SEMAINE DE PROJECTIONS RICHES ET VARIÉES !



Le Festival des Escales Documentaires s'est ouvert mardi soir au Carré Amelot, autour de la thématique de l'engagement. Au programme, 62 projections et 21 pays représentés pour cette 16ème édition ! Le tout avec une entrée participative, chacun donnant ce qu'il veut !

Chacun s'est alors retrouvé autour d'un cocktail organisé pour l'occasion, en discutant de la programmation. Après feuilletage de brochure, choix des films à aller voir et débats autour d'un verre, la 16ème édition des Escales Documentaires s'est ouvert par un discours du nouveau Président de l'association, remerciant tous les partenaires ainsi que les lieux de projection (la Médiathèque Michel-Crépeau, le Centre Intermondes, la Maison de l'Etudiant, le Carré Amelot...). Cette 16ème édition sur le thème de l'engagement amène donc à s'interroger sur sa définition, qui peut aussi faire référence à une prise de risque, mais aussi le fait de se mettre en gage, de faire face aux responsabilités que chaque action apporte, sans oublier le rapport aux autres.

Sarajevo, des enfants dans la guerre ouvre cette édition 2016, avec la présence de la réalisatrice Virginie Linhart, qui a retracé la vie de Vanja, Adnan, Nadja, Nijaz, Sejla, enfants lorsque la guerre débute à Sarajevo en 1992.

Ces enfants, grièvement blessés et envoyés en France pour être soignés. Mais personne ne s'attend à ce que la guerre soit si longue. Les années passent, et ils auront l'occasion d'enregistrer des messages à l'intention de leurs familles restées sur place. Vingt ans plus tard, la réalisatrice leur permet de s'exprimer face aux images d'archive.

Virginie Linhart expliquera lors du débat suivant la projection son choix de collaborer avec Romain Goupil (lui aussi présent à cette soirée d'ouverture), qui avait filmé ses enfants pendant la guerre et était devenu « facteur » des messages entre la famille. Sans oublier de préciser les difficultés du projet, certaines familles ne souhaitant pas s'exprimer, d'autres ayant hésité et le choix du montage des archives pour parler à chaque famille. Romain Goupil a de plus expliqué son engagement dans la transmission des messages, mais indiquant que la guerre existe toujours, en rappelant la condition des syriens et la situation des réfugiés en France, en Allemagne et dans le reste de l'Europe. Ce dernier finit par s'interroger sur la place de l'engagement chez chacun, l'action devenant quelque chose de « nécessaire ».

Voulons-nous agir ou ne pas savoir ce qui se passe autour de nous ? Une interrogation parmi toutes celles qui seront exposées autour de l'engagement par la programmation riche de cette nouvelle édition des Escales Documentaires.

Mathilde Giraud

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias.

QUAND J'AVAIS 6 ANS, J'AI TUÉ UN DRAGON

de Bruno Romy



Sélectionné dans la catégorie Prix des Jeunes aux Escales Documentaires de La Rochelle, *Quand j'avais 6 ans, j'ai tué un dragon*, long-métrage de Bruno Romy produit en 2016, nous conte l'histoire de Mika, atteinte d'une leucémie. Réalisé par le papa de la petite fille, qui se définit lui-même comme un cinéaste burlesque, ce documentaire est gravement drôle. L'humour se veut enfantin, tout comme la réalisation. Un parti pris qui allège le sujet tout en lui donnant plus de profondeur. En effet, l'imagination et la créativité sont des biens précieux permettant à ces enfants qui ont grandi trop vite de conserver une part d'innocence. Mika nous offre l'opportunité de retrouver ce regard d'enfant.

Ce long-métrage est un vent de fraîcheur venu de Normandie. Empreint de poésie, il compose tendrement avec un visuel coloré et des sonorités réconfortantes. Au fil des gimmicks de Philippe Katerine, on s'introduit dans l'intimité d'une famille qui n'hésite pas à se mettre à nu pour les enfants malades, mais avant tout pour eux-mêmes. Tout au long de ce combat, les protagonistes deviennent plus forts et les spectateurs plus sensibilisés.

Ce documentaire, c'est la rencontre avec une famille décomplexée qui libère la parole sur un sujet tabou, partageant sa folie et ses sentiments, durs parfois, mais toujours humains. En une phrase ? Un message d'amour d'un père à sa fille avec la certitude que l'espoir est plus fort que la peur et qu'il se doit de toujours subsister.

Estelle Baudry

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias

SOMME 1916 : LA BATAILLE INSENSEE

de Jean-François Delassus



Alors que nous commémorons aujourd'hui même les 98 ans de la fin du 1er conflit mondial et bientôt les 100 ans de la fin de la Bataille de la Somme, les Escales Documentaires nous proposaient hier un retour sur ce qui reste la bataille la plus meurtrière de la 1ère Guerre Mondiale avec le documentaire *Somme 1916 : la bataille insensée* de Jean-François Delassus.

C'est un voyage dans le passé que Jean-François Delassus nous offre. Une plongée dans l'enfer des tranchées qui entaillaient les terres de la Somme il y a exactement 100 ans. Les documents d'archives nous montrent ainsi l'insouciance et la joie propagandée des jeunes soldats partant au front, dont le manque de formation et l'inexpérience conduiront, le 1er Juillet 1916, à la journée la plus meurtrière de l'histoire militaire britannique. C'est toute une génération qui est aujourd'hui enterrée dans les plaines de la Somme. Une génération sacrifiée par des Généraux de carrière ne portant aucun intérêt à la vie de leurs soldats, délivrant des ordres aberrants, choisissant de rester aveugles et sourds par rapport aux réalités du front et de suivre à la lettre un plan de bataille qui prévoyait initialement une victoire en 3 jours. La Bataille de la Somme s'achèvera finalement mi-novembre 1916, fauchant 450 000 milles âmes et en estropiant 620 000 toutes nations confondues. Jean-François Delassus nous met donc face à l'horreur et l'absurdité de la première guerre industrielle de l'histoire. Une guerre dont les vestiges ressurgissent chaque année d'un sol où s'épanouissent désormais les coquelicots et les bleuets.

Téo Septier

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias

SARAJEVO, DES ENFANTS DANS LA GUERRE

de **Virginie Linhart**



Pour leur soirée d'ouverture, les Escales Documentaires ont diffusé mardi soir *Sarajevo, des enfants dans la guerre*, de Virginie Linhart, invitée d'honneur du Festival. Réalisatrice engagée, elle revient, 20 ans après, sur le siège de Sarajevo...

C'est donc en toute logique que cette dernière fait appel, en 2013, à Romain Goupil, cinéaste mondialement reconnu pour, entre autres, son long-métrage *»Mourir à 30 ans«* (Caméra d'Or au Festival de Cannes). Ayant joué le rôle du *»facteur vidéo«* entre Sarajevo & Albertville lors du conflit serbo-bosniaque, son travail a permis à la réalisatrice de construire son oeuvre, la permettant de s'appuyer sur les rushs d'époque et d'ainsi retrouver les familles filmées à l'époque, pour en dresser un portrait actuel.

Un avant et un après donc. Des âmes blessées, des souvenirs à jamais ancrés. C'est justement cette sobriété dans le traitement qui fonctionne : pas d'effusion de larmes, pas de bain de sang... pas de parti pris finalement. Comment dépeindre les enjeux d'une guerre sans faire du sensationnel, sans chercher à choquer son audience coûte que coûte ? Virginie Linhart semble avoir trouvé en l'être humain une réponse, et permet ainsi au spectateur de vivre une expérience émotionnellement immersive et jamais indécente.

Que ce soit pour comprendre la vie d'un peuple en temps de guerre ou appréhender ce processus de reconstruction, de guérison inhérent à chaque conflit, la réalisatrice semble avoir trouvé l'équilibre parfait entre Histoire et Humanité.

Et Dieu sait que dans une période où les médias ne semblent jurer que par l'affreux et le grandiloquent, des œuvres telles que *»Sarajevo, des enfants dans la guerre«* sont nécessaires. Car oui, un film à lui seul ne peut avoir la prétention d'arrêter une guerre. Tout le monde est d'accord, Virginie Linhart la première. Mais pour toutes guerres, tous conflits quels qu'ils soient, le cinéma participe activement à ce travail essentiel qu'est celui de mémoire. Pour ne pas oublier ce que l'Homme a enduré, ce que l'Homme a fait endurer et ce que l'Homme endurera s'il n'apprend pas de ses erreurs. Pour rester humain, en somme.

Virginie Linhart, invitée d'honneur des Escales Documentaires, sera présente sur toute la durée du Festival. N'hésitez pas à assister aux projections pour débattre ensuite avec elle de son travail.

Mathieu Huitric

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias

VINCENNES, L'UNIVERSITE PERDUE

de Virginie Linhart



Des arbres. Une clairière. C'est là que Virginie Linhart part à la recherche d'une trace, un signe. Celui de l'Université de Vincennes, symbole de 1968. Les sons, les odeurs de ce joyeux endroit où enseignait son père, Robert Linhart.

Vincennes : l'université perdue nous dépeint un monde, loin mais en même temps si proche. Un autre modèle d'enseignement, expérimentation qui viendra causer sa fin malheureuse sur ordre du gouvernement en 1980. Ce nouveau mode d'études, avec comme chef de file Michel Foucault, remettait en cause les savoirs académiques : inscriptions ouverte aux travailleurs, aucune limite d'âge... Et le rêve d'être une université à part entière et pas une annexe de la Sorbonne. Sans oublier le vide qui représente le terrain de l'université de Vincennes aujourd'hui. Vide que la réalisatrice vient combler avec les témoignages des « trublions », comme certains les appelaient, au casting plus que complet (Gérard Miller, Hélène Cixous et bien d'autres...).

On explore en même temps l'histoire de Vincennes et l'Histoire de la France. On s'interroge sur « la forêt pensante » et l'effervescence autour d'elle (qui passera de 3000 à 32 000 étudiants), sur notre système éducatif d'aujourd'hui. Pourquoi tant de sélection aujourd'hui dans la quête du savoir ? Vincennes était-elle la prémisse d'une réflexion plus profonde sur l'enseignement afin que chacun puisse obtenir un diplôme ?

Virginie Linhart nous emmène, nous fait revivre Vincennes comme personne et montre ce symbole détruit (enfin transféré à Saint-Denis), qui faisait si peur au gouvernement français de l'époque.

Vincennes : l'université perdue peint les espoirs et les revendications de chacun et signe un documentaire complet, pouvant parler à chacun, étudiant de 1968 comme étudiant de 2016.

Mathilde Giraud

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias

Interview

Virginie Linhart



Le Journal Licencieux : Vous êtes l'invitée d'honneur de cette 16e édition des Escales Documentaires de La Rochelle. Dans quel état d'esprit avez-vous abordé ce rôle ?

Virginie Linhart : Avec un grand bonheur, les Escales Documentaires est un festival extraordinaire en France et très important pour les documentaristes, avec une très grande qualité de programmation, avec un public très varié. Moi j'apprécie beaucoup le fait que, souvent, le documentaire dans des projections comme ça, c'est une catégorie d'âge très ciblée. J'apprécie beaucoup qu'aux Escales Documentaires il y ait un grand travail fait au niveau de la population étudiante pour amener les lycéens et les étudiants à venir voir les documentaires.

Cette édition est placée sous le signe de l'engagement et vous l'aurez compris à travers mes films, ça me tient à cœur. C'est vrai, je ne fais pas de politique militante, je ne suis ni dans un parti ni dans une association, mais j'ai... l'ambition de croire qu'on peut dire des choses et s'engager à travers ses films. C'est ce que j'essaie de faire.

J'ajouterai aussi qu'en tant que femme, souvent l'engagement est politique, est historique, avec des domaines très réservés aux hommes. Et il y a peu de documentaristes femmes qui font des films politiques, parce que souvent on ne leur fait pas confiance, on estime que c'est trop sérieux, des documentaires de société, etc... Donc je suis vraiment très heureuse.

LJL : La soirée d'ouverture des Escales a été marquée par la projection de votre film Sarajevo, des enfants dans la guerre. Ce choix de diffusion était-il évident pour vous ou est-ce un choix en collaboration avec les Escales ?

V.L. : En fait, dans une interview à la radio, au moment où Vincennes a été diffusé, on m'a demandé quel film m'avait le plus marqué, et j'ai parlé de Mourir à trente ans de Romain Goupil, qui m'a beaucoup impressionné. Plus tard, j'y ai trouvé ce que j'aime beaucoup faire dans mes documentaires, faire un lien entre la grande et la petite histoire et essayer d'introduire des éléments très personnels, pour que ça s'incarne plus, que ça puisse toucher le public, que ce ne soit pas une vision objective, neutre, carrée.

Et Romain Goupil fait ça extraordinairement bien dans Mourir à trente ans. Eric Pasquier (Président de l'association des Escales) m'avait dit qu'en tant qu'invitée d'honneur, j'avais le droit à une carte blanche et j'ai proposé d'inviter Romain Goupil et de montrer son film, qui me paraissait être le film sur l'engagement d'une génération, celle de 68. Et comme Sarajevo, des enfants dans la guerre a été fabriqué à partir des archives tournées par Romain Goupil, j'ai proposé qu'on le mette en cérémonie d'ouverture parce que c'était aussi la réunion de deux générations de réalisateurs.

LJL : La projection a ensuite été suivie d'un débat. Un spectateur vous a même interpellé en vous demandant si un documentaire pouvait arrêter la guerre...

V.L. : Je ne crois pas qu'un documentaire puisse mettre fin à une guerre. Je crois qu'il peut alerter, jeter un regard, informer mais je ne nous donne pas ce pouvoir-là. Mais pour moi, le principal attribut que je vois au documentaire, c'est sa fonction de lutter contre l'oubli. Sa valeur mémorielle est immense, et pour moi c'est fondamental qu'on connaisse bien notre histoire, quand on sait d'où l'on vient, quand on comprend bien les choses.

Par exemple, quand on voit dans les enfants de Sarajevo, ces enfants qui viennent se faire soigner en France, mais qui n'ont au final qu'une idée, c'est de retrouver leurs familles à Sarajevo reconstruire leur vie, je trouve que cela devrait rassurer tous les gens qui aujourd'hui ont peur que les Syriens réfugiés s'installent ad vitam eternam. Evidemment que non... Ils sont là parce qu'on est en train de tuer leurs enfants, leurs familles, ils n'ont plus rien à manger et ce qui se passe est absolument terrible. On est en train d'éradiquer une population entière et ces gens fuient la guerre. Mais après, bien sûr qu'ils iront reconstruire leur pays.

C'est un peu comme dans *Vincennes*. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le regard nostalgique, c'est de nous donner des instruments pour nous permettre de penser le présent et de se dire qu'on peut imaginer être d'une manière différente dans cette société. Pour moi c'est ça le documentaire.

LJL : Il s'agit à la fois de passer un message et en même temps faire réagir par rapport à l'engagement que chacun d'entre nous peut avoir. Romain Goupil l'avait dit lui-même, que l'action était quelque chose d'important mais que nous avons tendance à ne pas vouloir voir certaines choses...

V.L. : Absolument. Je trouvais aussi que ce qui était intéressant dans Sarajevo, c'est que lui a filmé il y a vingt ans, et que vingt ans après je reprenais ses rushs et j'allais retrouver ces mêmes familles, qui avaient grandi et vieilli. J'aimais bien ce dispositif car c'est le même écart d'âge entre Romain Goupil et moi, de transmission en transmission, en quoi je crois beaucoup.

Par exemple sur Vincennes j'étais très obsédée par le fait qu'il fallait faire le film vite, qu'après les témoins ne seraient plus là. Car ces gens qui racontent leurs histoires extraordinaires finissent par être âgés et ne pourraient plus en parler. Sinon, raconter Vincennes n'aurait pas été pareil sans les témoignages directs de gens qui se mettent à pleurer en disant quel bonheur ça été d'étudier là-bas. Et cette force de la parole est pour moi la force première du documentaire. Et c'est pour cela que je fais ce métier.

LJL : En tout, vous avez présenté cinq documentaires à l'occasion des Escales. L'un d'entre eux a-t-il été plus compliqué à mettre en place ?

V.L. : C'est compliqué... Par exemple pour Vincennes, j'ai mis un temps fou pour l'écrire. Au début, je n'arrivais pas à le vendre aux chaînes de télévisions, donc j'ai pensé que j'allais préparer un dossier pour le CNC, pour faire un documentaire en salle. Donc j'ai écrit un scénario comme on écrit une fiction, même si ça restait du documentaire. Mais toutes les scènes dans la clairière étaient incluses, la voix off... Après, je savais qui j'allais interviewer, mais je ne savais pas ce qu'ils allaient dire. J'ai mis un temps fou parce que les chaînes pensaient que ça n'intéresserait personne.

Et finalement j'ai eu la chance d'être remarquée par Martine Saada, qui était alors Directrice de l'Unité Documentaire à ARTE.

Après, le tournage a été un pur bonheur, on a passé un mois dans la clairière, c'était magnifiquement beau. Il n'a pas plu une seule fois, ce qui était un miracle pour un tournage en extérieur. Et ça été facile après car c'était écrit, le montage aussi, avec beaucoup de bonheur parce que je faisais enfin le film dont je rêvais depuis 4 ans.

Sarajevo a été aussi difficile pour le tournage, parce que c'est une langue que je ne connaissais pas, il fallait que je m'approprie la matière de Romain. J'avais très peur de le décevoir, de faire un film dans lequel il ne se serait pas reconnu.

Mais voilà, j'ai pour habitude de dire à chaque films, ses emmerdes. Il y a toujours quelque chose de particulièrement difficile, pour une raison ou une autre. Pour Simone de Beauvoir, j'ai eu beaucoup de difficulté avec les archives aussi...

LJL : Où puisez-vous votre inspiration pour vos réalisations, pour le choix de vos thématiques ?

V.L. : Tout d'abord dans ma propre histoire. J'ai fait, par exemple, cinq films autour de la Shoah car je suis petite-fille de juifs polonais qui sont rescapés de la Shoah. Mon père est né enfant caché dans les montagnes, ma famille a été sauvée par des Justes... Il y avait des choses que j'avais besoin absolument de comprendre par moi-même.

68, Vincennes, c'est aussi lié à l'histoire du militantisme de mon père, à l'image très forte qu'il a eu, au poids qu'il a eu dans ce monde intellectuel à cette époque-là. Et puis il y a aussi des films que l'on me propose. Comme Simone de Beauvoir. Et j'ai adoré le faire, même je n'en aurai pas eu l'idée. Jacques Derrida est aussi un film qu'on m'a proposé.

Après, je m'empare du sujet, et au fil du temps, les diffuseurs et producteurs connaissent de mieux en mieux mon travail. Ils ont parfois un sujet et ils se disent tient, elle c'est la bonne personne pour raconter l'histoire. Mais... une fois quelqu'un m'a dit quand on allume la télé et qu'on tombe sur un de tes films, on se dit toute de suite que c'est l'un de tes films. Et je trouvais que c'était un super compliment.

LJL : Un documentaire ne peut pas être fait sans public. Qu'est-ce qu'un bon documentaire pour vous ?

V.L. : Pour moi, un bon documentaire, c'est un documentaire dans lequel on ne s'ennuie pas, qui nous touche, où on comprend tout. Je suis obsédée par cette idée qu'un documentaire doit s'adresser à tout le monde, et que tout le monde doit le comprendre. Que tout le monde doit être touché. C'est-à-dire que quelqu'un qui a 70 ans, qui connaît par cœur l'histoire de Vincennes en 68 et quelqu'un qui a 20 ans comme vous et qui est en train de se poser des questions par rapport à l'enseignement. Pour moi c'est ça un bon documentaire, c'est un documentaire universel. Dans le sens où ce n'est pas le sujet qui est universel, c'est la façon dont on va le traiter, le mettre en scène, l'écrire, les musiques, qui vont faire que tout le monde va pouvoir s'y retrouver.

Et je suis très très exigeante, je m'ennuie très vite, y compris au montage. Je suis un public très dur avec moi-même. Ça doit allumer quelque chose chez tout le monde, et qu'il n'y ait pas de public particulier. Et puis après, j'essaie toujours de tirer des petits fils personnels, que dans la grande Histoire il y ait des personnages qui apparaissent et auxquels on s'accroche, qui vous touchent et qui remuent quelque chose... Je n'ai pas de thèse, je ne veux pas démontrer quelque chose, j'essaie juste de transmettre des choses.

LJL : La nouvelle génération est aussi représentée aux Escales Documentaires avec le Prix des Jeunes. Quels conseils auriez-vous à leur donner en tant que réalisateurs ?

V.L. : Formez-vous. Formez-vous intellectuellement.

Je crois qu'il faut avoir réussi intellectuellement, avoir des armes fortes pour pouvoir décrypter le monde. Et ça aide de savoir bien écrire, de savoir bien lire, de savoir bien écouter, de savoir raconter. Je crois que c'est le plus important, plus que la technique.

Mathilde Giraud

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias

AMNESIA

de Jerzy Sladkowski



Lors de son voyage aux Etats-Unis, Piotr se rend au Washington Holocaust Museum où il est interpellé par une affaire de pogrom ayant eu lieu en 1946, à Kielce dans sa ville natale. De retour en Pologne, Piotr décide de mener son enquête et d'affronter le silence d'une époque que tout le monde souhaite oublier.

Le film s'ouvre sur des assiettes en porcelaine où figurent des photos, volontairement brisées, comme pour effacer toutes preuves de cette année noire et sordide. Autour de la table familiale, verre de tequila à la main, Piotr raconte son voyage à sa mère Ewa, et à son père. Il se pose des questions sur son grand-père paternel, le rôle que ce dernier a joué durant le pogrom. Mais comme à son habitude, Ewa reste distante sur le sujet. Piotr décide alors de partir en quête de témoignages. Témoignages qu'il peine à recevoir. Trop souvent, on lui claque la porte au nez, on lui dit qu'il ne s'est rien passé... Le pogrom de Kielce est un sujet tabou, une souffrance du passé dont on ne veut pas parler.

Mais heureusement, quelques personnes souhaitent partager leurs blessures. C'est le cas de ce vieil homme juif à la grosse barbe blanche : en 1946, il était âgé de 14 ans et demi. Il raconte... Piotr obtient donc quelques réponses à ses questions. Mais l'histoire qui l'intrigue le plus est celle de sa mère. Ewa est une bonne vivante au fort caractère, on sent bien qu'elle mène la danse à la maison. Un fils engagé face à une mère silencieuse. Piotr remue le passé jusqu'à en toucher l'affect de sa mère. Difficile de ne pas être pris d'émotion devant cet intime moment. Je laisserai d'ailleurs s'échapper quelques larmes, tout en retenant cette citation « Tu vois maman, entre nous ça a toujours été compliqué, tu as toujours été une femme forte et rancunière.

Mais depuis que je mène cette enquête, j'arrive à mieux te comprendre ». Ewa fixe son fils, s'assoit au bout d'une table. Faire parler le silence, telle était la quête de Piotr. Et bien qu'il n'ait pas reçu les témoignages escomptés, il est parvenu à faire parler sa mère. Et c'est certainement le plus important.

Entre image d'archives et images d'aujourd'hui, Sladkowski réalise un documentaire empli d'émotion. On se sent à la fois triste, à la fois ému, à la fois intrigué. Les images d'archives sont parfois choquantes, mais entraînent une réelle prise de conscience de ce qu'a pu être le monde à une certaine époque. Le choix de s'attaquer à cet événement, peu connu du grand public finalement, donne un vent nouveau aux habituels reportages sur la seconde guerre mondiale. Oscillant entre un traitement de l'image magnifique, tant dans le cadrage que la colorimétrie, et un traitement un peu plus « cheap », caméra à l'épaule, il est difficile de ne pas se laisser captiver par ce film. Inscrit au Prix international des Escales Documentaires, ce film semble avoir toutes ses chances et nous espérons qu'il sera récompensé à la hauteur de la belle leçon de vie qu'il délivre.

Romane Bouclaud

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias

MADAME B, HISTOIRE D'UNE NORD-CORÉENNE

de Jero Yun



« Je veux vivre sans être surveillé, je veux vivre dignement. » Mr X.

« J'ai mal au cœur . Toujours mal au cœur. Pourquoi nos vies sont-elle si dures ? Personne ne se soucie de nos vies. » Mme B.

Cette œuvre, dont personne ne voulait, a été sacrée Meilleur Documentaire au Festival International de Moscou et au Festival de Zurich. Sélectionnée à Cannes dans la catégorie ACID (Association du Cinema Indépendant pour sa Diffusion), c'est dans la même catégorie qu'elle est présentée aux Escales Documentaires. Sa sortie dans nos salles obscures est prévue pour le 22 février 2017.

Madame B, c'est une prisonnière qui respire la liberté. C'est pour suivre son histoire que Jero Yun a mis son projet de film sur les nord-coréens entre parenthèses en 2013. Deux ans de la vie de cette femme sont aussi captivants qu'une fiction. Après avoir été vendue par son passeur à un paysan chinois, Madame B se crée un réseau et se charge de faire passer sa famille en Corée du Sud. Pleine d'espoirs, elle décide alors de les rejoindre. C'est un voyage à travers les frontières et à travers les liens humains. De la campagne chinoise à Séoul, le choc des cultures est intense. Tout comme son héroïne, ce documentaire est rythmé par des contrastes. Madame B, c'est une mère aimante qui ferait tout pour ses enfants, flirter avec le trafic de drogues et de femmes s'il le faut. C'est l'anti-héros qui nous séduit tant par son imperfection, son humanité en soit.

La réalisation de ce documentaire compose avec des plans imprégnés d'investigation pris à la hâte et des plans magnifiquement simples et poétiques.

On oublierait avec plaisir qu'il s'agit d'un documentaire si la réalité des séquences ne lui donnait pas cette plus-value.

Le réalisateur ridiculise délicieusement les clichés et nous offre un bel hymne à la femme sans en avoir l'air. Avec subtilité, il nous livre le portrait d'une personne forte, qui n'abandonne jamais et se relève toujours.

Madame B, c'est une femme qui mâche du chewing-gum en toutes circonstances, qui renifle devant la caméra et qui fait de la moto en talons. Une femme qui sait nous surprendre avec une histoire d'amour inattendue. Décomplexée tant dans son attitude que dans ses sentiments, elle ne cessera de courir après son rêve, peu importe ce que sa famille en pense. Bien qu'elle œuvre avec acharnement pour le bonheur des siens, elle ne compte pas s'oublier dans la bataille. Ce documentaire transpire le courage et la sincérité.

« Avec toi, nulle part ailleurs, je serai heureuse, je serai si heureuse ! » Mme B.

Estelle Baudry

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias

PIANO

de Vita Maria Drygas



Les forces de l'ordre, des larmes, la musique, et surtout un vieux clavier peint aux couleurs du drapeau ukrainien. C'était *Piano* de Vita Maria Drygas en concours pour le Prix des Jeunes des Escales Documentaires...

A la suite de la décision du gouvernement ukrainien de ne pas signer l'accord d'association avec l'Union Européenne en novembre 2013, de nombreuses manifestations éclatent, notamment sur la Place de l'Indépendance à Kiev. Ce film documentaire, en mémoire des victimes du conflit ukrainien, nous fait vivre un instant la vie des opposants au gouvernement de Viktor Ianoukovytch et l'utilisation du piano comme œuvre de contestation. L'histoire commence dans ce décor de guerre urbaine. Un piano destiné à être jeté sur la barricade qui divise la grande place est sauvé par une jeune pianiste. Plusieurs personnes se succéderont et joueront sur ce clavier représentant la frontière entre policiers et opposants. La découverte des différents protagonistes est poignante : ils n'ont plus rien à perdre, ont perdu des proches et se sentent abandonnés par leur propre nation. Chacun a son parcours et ses visions mais tous partagent la musique comme moyen de protestation. Le climat de tension est fort, les affrontements peuvent éclater à chaque instant. Mais les notes claquent plus fort que les armes adverses. Nous sommes plongés dans cette atmosphère lourde et ô combien crispante. Comment décrire le visage de ces soldats, tiraillés entre les notes et les ordres qui leur sont dictés ?

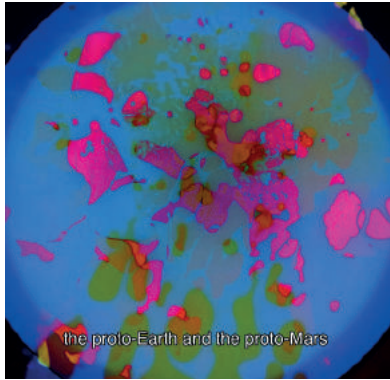
Cet instrument, symbole de rébellion, vous transporte aux côtés de ces héros qui ont su répondre à la violence par la musique.

Thomas Tessier

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias

Interview

Giulia Grossmann



C'est avec grand plaisir que nous interviewons aujourd'hui Giulia Grossmann pour son documentaire *Mars Society*, présenté lors de la 16e édition des Escales Documentaires.

Le Journal Licencieux : Giulia Grossmann, bonjour.

G.G. : Bonjour.

LJL : On vient de visionner votre documentaire « Mars Society ». Avant de rentrer dans le vif du sujet, est-ce que vous pourriez nous faire une brève présentation de vous ?

G.G. : Oui, je m'appelle Giulia Grossmann, je suis réalisatrice et monteuse. Ça fait plus de cinq ans que je fais des films, même plus. J'ai commencé à m'intéresser au médium vidéo pendant mes études aux Beaux-Arts, j'ai fait plusieurs écoles d'art en France, à Cherbourg, Caen et Cergy (N.D.L.R : Cergy-Pontoise). A la base, c'était plus pensé comme faisant partie intégrante d'installations, plus destiné à un « public musée ». Puis j'ai eu envie de raconter des histoires progressivement et le médium film m'a intéressé, j'avais envie de raconter une histoire qui ait un début, qui ait une fin et c'est comme ça que j'ai commencé à faire des films.

LJL : Justement, en ayant visionné le documentaire au préalable il paraît évident qu'un soin particulier a été apporté à la lumière, notamment à travers les LightShow. Votre formation d'artiste a-t-elle jouée sur ce point ?

G.G. : Ça n'est pas toujours évident d'expliquer les intentions derrière un film, certaines transparaissent à travers le film et d'autres ont besoin d'être communiquées.

Les effets de LightShow, c'est une technique artisanale qui date des années 70, très reliée au mouvement du psychédélisme, ça accompagnait souvent des concerts. En 2008 je suis allée au CAPC à Bordeaux, qui est un centre culturel où il y a des expositions, parce que je connaissais des personnes qui montaient une expo sur le psychédélisme français et j'avais vu ces LightShow sur des concerts. Ça m'avait plu simplement parce que c'est une expérience du live, c'est quelque chose que l'on vit, qui est instantané, on voit la personne triturer les choses, c'est intéressant comme expérience. En faisant ce film au début je n'ai pas du tout connecté avec ça, mais petit à petit je me suis dit « j'ai envie qu'il y ait une forme plastique à ça » et puis l'espace peut susciter l'imaginaire, on y met ce qu'on veut finalement et c'est pour ça que ces LightShow ne me paraissaient pas non plus très loin pour créer une corrélation avec le voyage vers Mars plutôt que faire de la mauvaise 3D j'ai préféré prendre le côté onirique de l'expérience du LightShow. Ce qui m'intéressait également c'était de relier le mouvement du psychédélisme au mouvement scientifique parce que chacun, par des voies qui leur sont propres, essaye d'accéder à une expérience un peu extra-sensorielle, fictionnelle, qui est tout à fait, à mon sens, capable de créer des ponts.

LJL : Le thème de cette édition des Escales Documentaires cette année c'est l'engagement, un résumé de votre documentaire avait l'air d'être en corrélation avec ça, apparemment vous avez une implication dans tout ce qui est cohésion humaine, il y avait l'air d'y avoir une portée à ce sujet dans votre documentaire.

G.G. : C'est vrai que dans mes films je m'intéresse aux utopies, là ça en fait partie, puis avec les événements qu'il y a eu hier je me dis si on pouvait s'éloigner un peu de tout ce qu'il se passe politiquement, de Trump, de tout le reste, c'est important de faire rêver, de rentrer aussi dans les rêves des gens. Ça ne sont pas des fictions, je ne sais pas dire « j'ai un acteur », ça ne m'intéresse pas, j'interviens dans des milieux, dans des protocoles plus ou moins déjà établis, là c'était la reconstitution, les jeux de mise en scène, et ça me plaît aussi de jouer avec les personnes là-dessus pour partir autre part.

C'est un peu comme dans Vincennes. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le regard nostalgique, c'est de nous donner des instruments pour nous permettre de penser le présent et de se dire qu'on peut imaginer être d'une manière différente dans cette société. Pour moi c'est ça le documentaire.

LJL : Il s'agit à la fois de passer un message et en même temps faire réagir par rapport à l'engagement que chacun d'entre nous peut avoir. Romain Goupil l'avait dit lui-même, que l'action était quelque chose d'important mais que nous avons tendance à ne pas vouloir voir certaines choses...

V.L. : Absolument. Je trouvais aussi que ce qui était intéressant dans Sarajevo, c'est que lui a filmé il y a vingt ans, et que vingt ans après je reprenais ses rushs et j'allais retrouver ces mêmes familles, qui avaient grandies et vieillies. J'aimais bien ce dispositif car c'est le même écart d'âge entre Romain Goupil et moi, de transmission en transmission, en quoi je crois beaucoup.

Par exemple sur Vincennes j'étais très obsédée par le fait qu'il fallait faire le film vite, qu'après les témoins ne seraient plus là. Car ces gens qui racontent leurs histoires extraordinaires finissent par être âgés et ne pourraient plus en parler. Sinon, raconter Vincennes n'aurait pas été pareil sans les témoignages directs de gens qui se mettent à pleurer en disant quel bonheur ça été d'étudier là-bas. Et cette force de la parole est pour moi la force première du documentaire. Et c'est pour cela que je fais ce métier.

LJL : En tout, vous avez présenté cinq documentaires à l'occasion des Escales. L'un d'entre eux a-t-il été plus compliqué à mettre en place ?

V.L. : C'est compliqué... Par exemple pour Vincennes, j'ai mis un temps fou pour l'écrire. Au début, je n'arrivais pas à le vendre aux chaînes de télévisions, donc j'ai pensé que j'allais préparer un dossier pour le CNC, pour faire un documentaire en salle. Donc j'ai écrit un scénario comme on écrit une fiction, même si ça restait du documentaire. Mais toutes les scènes dans la clairière étaient incluses, la voix off... Après, je savais qui j'allais interviewer, mais je ne savais pas ce qu'ils allaient dire. J'ai mis un temps fou parce que les chaînes pensaient que ça n'intéresserait personne.

Christophe Renaud

Licence professionnelle Lettres, culture et nouveaux médias